

TEMPERATURE

De 8 mai 1902.
Baromètre de H. et L. Oudinot, Opérateur.
No 121 rue Carondelet.
Fabrication, Centigrade
à 8 heures du matin... 74
à midi... 82
à 4 P. M... 84
à 8 P. M... 83

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 8 mai
Indications pour la Louisiane—
Temps—beau vendredi et samedi;
vents variables.

Trust et Republicanisme.

Nous ne connaissons rien de terrible comme la puissance du "Trust". Depuis, surtout, qu'il s'en est pris, et avec succès, nous devons l'avouer, aux articles de consommation, aux objets de nécessité première, tels que les viandes, le beurre, les œufs, etc., il est devenu d'une audace intolérable. Il ne connaît plus d'obstacle; il s'affirme plus que jamais et fait ouvertement résistance au gouvernement. Rien de plus naturel, du reste. L'administration de Washington s'est-elle pas la créature du parti républicain et le parti républicain n'est-il pas entièrement sous la domination du "Trust"?

Que se passe-t-il à l'heure présente, au sein et au vu de toutes les populations alarmées? Quatre ou cinq grandes et riches compagnies se réunissent, s'accroissent pour faire à leur gré, suivant leurs intérêts du moment, la hausse et la baisse sur les principaux articles de consommation. On a laissé le Trust mettre peu à peu la main sur tout; il en a profité pour faire à son gré sur tous les marchés, de telle sorte que tout est actuellement hors de prix.

Il a su gagner à sa cause les chemins de fer qui ont, de leur côté, haussé leurs prix de fret. Par suite d'une convention générale à laquelle ont pris part toutes les lignes ferrées, celles-ci vont élever le taux de leur fret de 5 cents les 100 livres.

On voit que rien n'a échappé à cette vaste conspiration; de telle sorte que de quelque côté que l'on se tourne, on n'aperçoit partout que la hausse—une hausse systématique, d'autant mieux ordonnée qu'elle est l'œuvre de quelques individus, les plus habiles qu'il y ait dans notre monde économique.

Les populations consommatrices justement alarmées ont tout d'abord jeté les yeux sur le gouvernement qu'elles considéraient comme leur défenseur naturel.

Hélas, le gouvernement lui-même semble impuissant. Il sait bien où est son devoir et ce qu'il lui faudrait faire, mais il n'ose pas servir contre des gens à l'influence desquels il est redevable du pouvoir qu'il exerce et qui sont son principal appui.

D'ailleurs le Trust a su jeter la division dans son sein. Les membres du cabinet ne sont pas d'accord sur les mesures à prendre; ils n'osent pas se prononcer hautement; ils attendent ou font semblant d'attendre les résultats de l'enquête qui se poursuit en ce moment, et qui ne nous apprendra rien de nouveau, vu que tous les faits sont connus; mais ils les attendent, espérant rejeter sur la commission la responsabilité des décisions qu'ils vont

prendre, en supposant qu'ils en aient l'audace.
Telle est la triste impasse où nous nous trouvons; nous n'en sortirons que le jour où le gouvernement effrayé du mécontentement populaire et craignant d'être chassé du pouvoir, se verra obligé d'agir énergiquement, mais alors trop tard. Les beaux jours du parti républicain sont passés.

Marins Français et Américains.

C'est toujours avec une indicible émotion que la population de la Nouvelle-Orléans voit flotter le drapeau de la France sur les eaux du Mississippi. C'est toujours avec la plus franche cordialité, avec le plus vif enthousiasme qu'elle accueille les marins de ce pays aimé.

Rien de plus naturel. Depuis deux ou trois siècles, depuis surtout l'affranchissement des colonies anglaises d'Amérique, il s'est établi des rapports si intimes entre ces deux pays, et ce nom béni de France, que l'on se prononce qu'avec amour, réveille et si doux, et si glorieux souvenirs, que la vue d'un des navires provenant de ce pays provoque parmi nous des transports d'allégresse, et devient immédiatement le signal de brillantes fêtes publiques.

N'est-ce pas exactement ce qui se passe actuellement ici, et l'amiral Servan ainsi que son brillant cortège de marins pensent-ils rêver un plus cordial, un plus chaleureux accueil que celui dont ils sont l'objet depuis plusieurs jours?

Il n'y a pas dans toute l'histoire de l'Union, de nom plus respecté que celui de Lafayette, le vaillant compagnon d'armes de Washington.

Lui aussi, il a voulu visiter la Nouvelle-Orléans, il y a près de quatre-vingts ans. Qu'on veuille bien se rappeler la glorieuse réception qu'on lui fit alors et qu'on la compare à celle que nous faisons en ce moment à l'amiral Servan. Ne retrouvons-nous pas aujourd'hui, après d'un siècle de distance, la même population, à la fois française et américaine, qui était alors le héros des deux mondes?

C'est surtout depuis la transformation de la monarchie française en république que se sont resserrés et raffermis les liens d'amitié qui depuis si longtemps unissent les deux peuples. Jamais dans le passé le drapeau aux trois couleurs n'est venu aussi souvent flotter à côté de la glorieuse bannière étoilée.

Et que sont venus faire, à cette heure, en Amérique, les généraux marins de la France républicaine? Coopérer à l'inauguration d'une nouvelle république, qui est tout entière l'œuvre des Américains.

C'est ainsi que nous avons vu les deux plus grandes républiques de l'Ancien et du Nouveau Monde opérer triomphalement et généralement la même œuvre d'émancipation.

Quelles soient bénies toutes les deux, ainsi que leurs glorieuses marines!

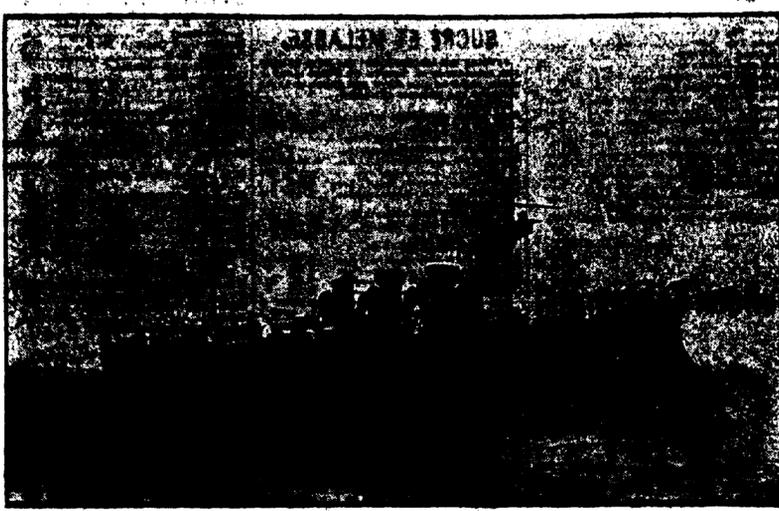
Nous ne saurions assez chaleureusement féliciter notre colonie française de l'accueil qu'elle vient de faire aux marins de la mère-patrie. Ils peuvent maintenant rentrer au pays et lui dire avec fierté qu'ils lui ont trouvé ici des enfants qui, par delà les Océans, lui sont restés fidèles et dignes de lui.

C'est à huit heures du soir sous l'escorte des présidents des sociétés que l'amiral, son état-major, le consul de France, M. F. Ambrogi et les invités ont fait leur entrée dans la vaste salle décorée par MM. Fons et Betat avec un goût parfait aux couleurs françaises.

A une des extrémités de la salle dont l'aspect était féérique, étaient rangées les bannières de toutes les sociétés françaises: Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle-Orléans, Société de l'Union Française, Société Française du 14 Juillet, Orphéon Français, Société "La France", Société des Enfants de la France.

Ces bannières se mêlaient à des drapeaux et à des festons aux couleurs françaises et américaines. Avec une symétrie charmante étaient disposés ça et là, dans toute la salle, les drapeaux des deux républiques-sœurs, et une profusion de verdure jetait une teinte douce sur l'éclatant ensemble de toutes ces couleurs.

A la table d'honneur sont venus prendre place M. J. M. Vergoole, président du banquet, l'amiral à sa droite, le consul de France à sa gauche. A la droite de l'amiral, le maire, M. Paul Capdevielle, et plus



LE TAGE.

LA
Colonie Française
-DE LA-
NOUVELLE-ORLEANS
-DONNE A-

L'AMIRAL SERVAN
Et aux Officiers du

TAGE
UN BANQUET SUPERBE.

Une salle brillamment décorée,

Un repas somptueux

—ET UN—

Enthousiasme ébouillant font de cette fête une des mieux réussies qui se soient jamais données dans notre ville.

1902 - 1907

S'il est vrai que la grandeur des actions humaines se mesure à l'inspiration qui les fait naître, il convient de féliciter la colonie française de la Nouvelle-Orléans du superbe élan qu'elle a eu hier, car la fête qu'elle vient de donner aux marins qui passent chez nous quelques jours, a une signification qui lui fait grand honneur.

Dans son exil volontaire, elle n'est pas oubliée, cette colonie; et toutes les fois que l'occasion lui en est donnée, elle est heureuse d'envoyer à cette France qui la vit naître, qui fut pour elle le berceau, le nid des amours, un témoignage de son inaltérable attachement, de sa filiale tendresse.

L'inspiration d'où est née la manifestation d'hier devait donc faire vibrer tout cœur français ou ami de la France; et c'est avec une spontanéité que seul, un patriotisme ardent peut soulever, que les présidents de nos diverses sociétés françaises ont organisé cette fête qui laissera à tous ceux qui assistaient d'innombrables souvenirs.

Ce que nous avons toujours admiré chez les fils de cette nation amie qui sont venus se fixer en Louisiane, en Amérique pourrions nous écrire, car le Français est le même partout, c'est qu'en s'éloignant du clocher, en s'éparpillant un peu partout à l'étranger, ils ne laissent pas derrière eux l'amour du drapeau. Chez eux cet amour reste ardent; ils le gardent pieusement en leur âme, tel un autel qu'ils portent en eux. Que la mère-patrie palisse, souffre, il semble qu'ils l'aliment plus tendrement encore à ses heures de ténébre; qu'elle rayonne, flamboie, ils mettent une légitime fierté à lui affirmer leur fidélité.

Je tiens à remercier la France de nous avoir envoyés, comme son représentant, M. F. Ambrogi, une nature d'élite, un homme dont les qualités de cœur s'imposent à l'admiration de tous, un homme qui dans sa carrière diplomatique a rendu de précieux services à son pays, mais dont la modestie est assurément trop grande.

Les Louisianais d'origine française sont nombreux parmi nous. Il en est qui croiraient manquer à un devoir s'ils ne se trouvaient pas mêlés à toute fête d'un caractère français. Et ces Louisianais, qu'il me soit permis de vous le dire, aiment la France bien tendrement, parlent sa langue avec une pureté, une élégance qui leur font honneur. De ce côté, le général M. le professeur Alcée Fortier, le président de notre Athénée Louisianais, il m'est particulièrement agréable, en sa qualité de maire, de saluer ici, un des plus chevaleresques représentants de la France, M. l'amiral.

Puisqu'à cette fête les fils des deux républiques-sœurs sont venus acclamer un illustre marin français, je m'autorise de mon attachement à la France, que je respecte, que j'aime ainsi qu'une sœur, pour lever mon verre en l'honneur de

l'homme qui préside à ses destinées, M. Emile Loubet.
Quand les applaudissements qui ont converti les paroles du maître se sont tus, la fanfare du Tage a exécuté la Marseillaise.
L'amiral a clos la série des "toasts" en prononçant une allocution que tout le monde a fort goûtée. L'amiral parle d'abondance. Il a dit des choses charmantes dans un langage élevé. La France, dit-on, est vieille; c'est une erreur, elle est et restera toujours jeune. Il adresse à chacun des présidents des sociétés qui l'ont entouré de politesses depuis son arrivée, un mot aimable.

Il félicite la colonie française de sa solidarité, de son esprit de corps et la remercie au nom de son pays de tout ce qu'elle fait pour conserver sur une terre étrangère le culte de la mère-patrie.

L'amiral, pendant les quelques minutes qu'il parle, tient ses auditeurs suspendus à ses lèvres, et c'est sur ses dernières paroles que la fanfare exécute l'air national américain, le Star Spangled Banner.

M. l'amiral bolt à M. Roosevelt, au maire de la Nouvelle-Orléans à l'endroit duquel il dit de fort jolies choses, au gouverneur de l'Etat et à M. Ambrogi qu'il voudrait voir avant longtemps nommer consul général.

Il est onze heures et le banquet prend fin, chacun des participants emportant avec lui le souvenir-programme renfermant le menu et d'autres détails réglés avec infiniment de goût par M. J. E. Rivroire et imprimé par M. Eugène Antoine.

Ainsi s'est terminée cette fête qui fait honneur à ses ordonnateurs ainsi qu'à la colonie française, et qui se mêlera agréablement aux souvenirs que les officiers du "Tage" garderont de la Nouvelle-Orléans.

Comité de Réception.
M. le Juge E. Rust, Président—
Dr. B. de Montluzin, H. Damiens,
Col. Just Fontaine, Dr. H. Victor,
E. Eucuyer, B. Tulaque, A. Maurin,
E. J. Lacoste, C. André.

Comité Exécutif.
Président d'honneur—M. Ambrogi,
Consul de France, J. M. Vergoole,
Président; J. F. Lafont,
Trésorier; J. E. Rivroire, Secrétaire.

Membres du Comité Exécutif.
Société Française—Président, J. M. Vergoole; adjoints, P. M. Cougot, O. Garsaud.
Union Française—Président, C. Jaubert; adjoints, P. Bordenave, F. Jaubert.
Quatorze Juillet—Président, J. F. Lafont; adjoints, E. Fons, A. Osmichen.

Enfants de la France—Président, E. Ambrecht; adjoints, Ch. Ikraud, J. Darribère.
La France—Président, J. E. Rivroire; adjoints, E. J. Delvalle, Dr. P. Gelpi.
Orphéon Français—Président, S. Vidalat; adjoints, C. Jaquet, A. Langlois.

Athénée Louisianais—Président, A. Fortier; adjoints, B. Rouen, G. Soniat.

Noms des officiers du "Tage"
Contre-amiral Servan, commandant en chef la division de l'Atlantique.
Capitaine de frégate, commandant Thoret.
Médecin de division, Arène.
Commissaire de division, Flan-drin.
Amouleur, Abbé Mac.
Médecin de division, Halter.
Aide de camp, Jourden, lieutenant de vaisseau.
Aide de camp, Le Gorrec, lieutenant de vaisseau.
M. L'Est, lieutenant de vaisseau.
M. du Bourg, lieutenant de vaisseau.
M. Schaeffer, lieutenant de vaisseau.
M. Autric, lieutenant de vaisseau.
M. Thiéban, enseigne de vaisseau.
M. Guibaud, médecin.
M. Porre, mécanicien principal.
M. Montardier, mécanicien principal.
M. Chappaz, mécanicien principal.

M. Bégin, commissaire.
M. de la Boulaye, aspirant de 1ère classe.
M. Bain de la Coquerie, aspirant de 1ère classe.
M. Lecerf, aspirant de 1ère classe.
M. Fromaget, aspirant de 1ère classe.
M. Roy, aspirant de 1ère classe.
M. Dupuy, aspirant de 1ère classe.
M. Conneau, aspirant de 1ère classe.
M. Franquet, aspirant de 1ère classe.

Privé du plaisir d'accepter l'invitation que le Comité Exécutif lui avait si gracieusement envoyée, le général de l'Armée a fait tenir au président du banquet la lettre suivante:
Nouvelle-Orléans, mai, le 5, 1902.
M. J. M. Vergoole,
Président du Banquet.
Cher Monsieur,

Les déceptions surviennent à chaque pas dans la vie. Je me proposais d'être du nombre de vos émus, d'occuper la place que vous m'avez fait l'honneur et l'amitié de me destiner à votre banquet et voilà qu'un empêchement vient et met obstacle, vient m'interdire le plaisir que je goûtais déjà, de me joindre à la colonie française pour fêter les brillants marins que nous a envoyés la France.

De loin, cependant, je tiens à mêler ma voix à celles qui se feront entendre ce soir, à apporter ma note à la symphonie de félicitations qui saluera vos hôtes distingués, M. le contre-amiral Servan et son état-major.

Il me semble percevoir des échos de votre fête; par la pensée, je vois l'enthousiasme, l'entrain, la gaieté qui y régneront et qui me sont une preuve qu'il n'est pas de peu

toujours de rendre hommage. Avec cette distinction et cette modestie qui lui ont gagné tous les cœurs des son arrivée à la Nouvelle-Orléans, M. Ambrogi, bolt à la santé de l'amiral, de tous ses nationaux, et resté bien en terminant, tourner sa pensée vers l'ABELLE pour la remercier de ses modestes efforts dans la lutte qu'elle livre depuis tant d'années pour perpétuer parmi nous la langue de nos ancêtres, cette langue de toutes les souplesses, de toutes les subtiles élégances, la langue française.

Le maître que l'on désirait entendre, s'est à son tour levé et a dit qu'il était heureux de se trouver à cette fête d'un caractère vraiment familial. La France doit s'enorgueillir de sa colonie de la Nouvelle-Orléans. Il n'en est pas de plus honorable, de plus digne d'elle. Toutes nos sociétés françaises ont à leur tête des hommes entourés de considération, d'estime; des hommes devant lesquels il est juste de se découvrir avec le plus profond respect. M. J. M. Vergoole, entr'autres, pour n'en citer qu'un.

Je tiens à remercier la France de nous avoir envoyés, comme son représentant, M. F. Ambrogi, une nature d'élite, un homme dont les qualités de cœur s'imposent à l'admiration de tous, un homme qui dans sa carrière diplomatique a rendu de précieux services à son pays, mais dont la modestie est assurément trop grande.

Les Louisianais d'origine française sont nombreux parmi nous. Il en est qui croiraient manquer à un devoir s'ils ne se trouvaient pas mêlés à toute fête d'un caractère français. Et ces Louisianais, qu'il me soit permis de vous le dire, aiment la France bien tendrement, parlent sa langue avec une pureté, une élégance qui leur font honneur. De ce côté, le général M. le professeur Alcée Fortier, le président de notre Athénée Louisianais, il m'est particulièrement agréable, en sa qualité de maire, de saluer ici, un des plus chevaleresques représentants de la France, M. l'amiral.

Puisqu'à cette fête les fils des deux républiques-sœurs sont venus acclamer un illustre marin français, je m'autorise de mon attachement à la France, que je respecte, que j'aime ainsi qu'une sœur, pour lever mon verre en l'honneur de



HON. PAUL CAPDEVIELLE,
Maire de la Nouvelle-Orléans.

Comité de Réception.
M. le Juge E. Rust, Président—
Dr. B. de Montluzin, H. Damiens,
Col. Just Fontaine, Dr. H. Victor,
E. Eucuyer, B. Tulaque, A. Maurin,
E. J. Lacoste, C. André.

Comité Exécutif.
Président d'honneur—M. Ambrogi,
Consul de France, J. M. Vergoole,
Président; J. F. Lafont,
Trésorier; J. E. Rivroire, Secrétaire.

Membres du Comité Exécutif.
Société Française—Président, J. M. Vergoole; adjoints, P. M. Cougot, O. Garsaud.
Union Française—Président, C. Jaubert; adjoints, P. Bordenave, F. Jaubert.
Quatorze Juillet—Président, J. F. Lafont; adjoints, E. Fons, A. Osmichen.

Enfants de la France—Président, E. Ambrecht; adjoints, Ch. Ikraud, J. Darribère.
La France—Président, J. E. Rivroire; adjoints, E. J. Delvalle, Dr. P. Gelpi.
Orphéon Français—Président, S. Vidalat; adjoints, C. Jaquet, A. Langlois.

Athénée Louisianais—Président, A. Fortier; adjoints, B. Rouen, G. Soniat.

Noms des officiers du "Tage"
Contre-amiral Servan, commandant en chef la division de l'Atlantique.
Capitaine de frégate, commandant Thoret.
Médecin de division, Arène.
Commissaire de division, Flan-drin.
Amouleur, Abbé Mac.
Médecin de division, Halter.
Aide de camp, Jourden, lieutenant de vaisseau.
Aide de camp, Le Gorrec, lieutenant de vaisseau.
M. L'Est, lieutenant de vaisseau.
M. du Bourg, lieutenant de vaisseau.
M. Schaeffer, lieutenant de vaisseau.
M. Autric, lieutenant de vaisseau.
M. Thiéban, enseigne de vaisseau.
M. Guibaud, médecin.
M. Porre, mécanicien principal.
M. Montardier, mécanicien principal.
M. Chappaz, mécanicien principal.

M. Bégin, commissaire.
M. de la Boulaye, aspirant de 1ère classe.
M. Bain de la Coquerie, aspirant de 1ère classe.
M. Lecerf, aspirant de 1ère classe.
M. Fromaget, aspirant de 1ère classe.
M. Roy, aspirant de 1ère classe.
M. Dupuy, aspirant de 1ère classe.
M. Conneau, aspirant de 1ère classe.
M. Franquet, aspirant de 1ère classe.

Privé du plaisir d'accepter l'invitation que le Comité Exécutif lui avait si gracieusement envoyée, le général de l'Armée a fait tenir au président du banquet la lettre suivante:
Nouvelle-Orléans, mai, le 5, 1902.
M. J. M. Vergoole,
Président du Banquet.
Cher Monsieur,

Les déceptions surviennent à chaque pas dans la vie. Je me proposais d'être du nombre de vos émus, d'occuper la place que vous m'avez fait l'honneur et l'amitié de me destiner à votre banquet et voilà qu'un empêchement vient et met obstacle, vient m'interdire le plaisir que je goûtais déjà, de me joindre à la colonie française pour fêter les brillants marins que nous a envoyés la France.

De loin, cependant, je tiens à mêler ma voix à celles qui se feront entendre ce soir, à apporter ma note à la symphonie de félicitations qui saluera vos hôtes distingués, M. le contre-amiral Servan et son état-major.

Il me semble percevoir des échos de votre fête; par la pensée, je vois l'enthousiasme, l'entrain, la gaieté qui y régneront et qui me sont une preuve qu'il n'est pas de peu

toujours de rendre hommage. Avec cette distinction et cette modestie qui lui ont gagné tous les cœurs des son arrivée à la Nouvelle-Orléans, M. Ambrogi, bolt à la santé de l'amiral, de tous ses nationaux, et resté bien en terminant, tourner sa pensée vers l'ABELLE pour la remercier de ses modestes efforts dans la lutte qu'elle livre depuis tant d'années pour perpétuer parmi nous la langue de nos ancêtres, cette langue de toutes les souplesses, de toutes les subtiles élégances, la langue française.

Le maître que l'on désirait entendre, s'est à son tour levé et a dit qu'il était heureux de se trouver à cette fête d'un caractère vraiment familial. La France doit s'enorgueillir de sa colonie de la Nouvelle-Orléans. Il n'en est pas de plus honorable, de plus digne d'elle. Toutes nos sociétés françaises ont à leur tête des hommes entourés de considération, d'estime; des hommes devant lesquels il est juste de se découvrir avec le plus profond respect. M. J. M. Vergoole, entr'autres, pour n'en citer qu'un.

Je tiens à remercier la France de nous avoir envoyés, comme son représentant, M. F. Ambrogi, une nature d'élite, un homme dont les qualités de cœur s'imposent à l'admiration de tous, un homme qui dans sa carrière diplomatique a rendu de précieux services à son pays, mais dont la modestie est assurément trop grande.

Les Louisianais d'origine française sont nombreux parmi nous. Il en est qui croiraient manquer à un devoir s'ils ne se trouvaient pas mêlés à toute fête d'un caractère français. Et ces Louisianais, qu'il me soit permis de vous le dire, aiment la France bien tendrement, parlent sa langue avec une pureté, une élégance qui leur font honneur. De ce côté, le général M. le professeur Alcée Fortier, le président de notre Athénée Louisianais, il m'est particulièrement agréable, en sa qualité de maire, de saluer ici, un des plus chevaleresques représentants de la France, M. l'amiral.

Puisqu'à cette fête les fils des deux républiques-sœurs sont venus acclamer un illustre marin français, je m'autorise de mon attachement à la France, que je respecte, que j'aime ainsi qu'une sœur, pour lever mon verre en l'honneur de

toujours de rendre hommage. Avec cette distinction et cette modestie qui lui ont gagné tous les cœurs des son arrivée à la Nouvelle-Orléans, M. Ambrogi, bolt à la santé de l'amiral, de tous ses nationaux, et resté bien en terminant, tourner sa pensée vers l'ABELLE pour la remercier de ses modestes efforts dans la lutte qu'elle livre depuis tant d'années pour perpétuer parmi nous la langue de nos ancêtres, cette langue de toutes les souplesses, de toutes les subtiles élégances, la langue française.

Le maître que l'on désirait entendre, s'est à son tour levé et a dit qu'il était heureux de se trouver à cette fête d'un caractère vraiment familial. La France doit s'enorgueillir de sa colonie de la Nouvelle-Orléans. Il n'en est pas de plus honorable, de plus digne d'elle. Toutes nos sociétés françaises ont à leur tête des hommes entourés de considération, d'estime; des hommes devant lesquels il est juste de se découvrir avec le plus profond respect. M. J. M. Vergoole, entr'autres, pour n'en citer qu'un.

Je tiens à remercier la France de nous avoir envoyés, comme son représentant, M. F. Ambrogi, une nature d'élite, un homme dont les qualités de cœur s'imposent à l'admiration de tous, un homme qui dans sa carrière diplomatique a rendu de précieux services à son pays, mais dont la modestie est assurément trop grande.

Les Louisianais d'origine française sont nombreux parmi nous. Il en est qui croiraient manquer à un devoir s'ils ne se trouvaient pas mêlés à toute fête d'un caractère français. Et ces Louisianais, qu'il me soit permis de vous le dire, aiment la France bien tendrement, parlent sa langue avec une pureté, une élégance qui leur font honneur. De ce côté, le général M. le professeur Alcée Fortier, le président de notre Athénée Louisianais, il m'est particulièrement agréable, en sa qualité de maire, de saluer ici, un des plus chevaleresques représentants de la France, M. l'amiral.

Puisqu'à cette fête les fils des deux républiques-sœurs sont venus acclamer un illustre marin français, je m'autorise de mon attachement à la France, que je respecte, que j'aime ainsi qu'une sœur, pour lever mon verre en l'honneur de

toujours de rendre hommage. Avec cette distinction et cette modestie qui lui ont gagné tous les cœurs des son arrivée à la Nouvelle-Orléans, M. Ambrogi, bolt à la santé de l'amiral, de tous ses nationaux, et resté bien en terminant, tourner sa pensée vers l'ABELLE pour la remercier de ses modestes efforts dans la lutte qu'elle livre depuis tant d'années pour perpétuer parmi nous la langue de nos ancêtres, cette langue de toutes les souplesses, de toutes les subtiles élégances, la langue française.

Le maître que l'on désirait entendre, s'est à son tour levé et a dit qu'il était heureux de se trouver à cette fête d'un caractère vraiment familial. La France doit s'enorgueillir de sa colonie de la Nouvelle-Orléans. Il n'en est pas de plus honorable, de plus digne d'elle. Toutes nos sociétés françaises ont à leur tête des hommes entourés de considération, d'estime; des hommes devant lesquels il est juste de se découvrir avec le plus profond respect. M. J. M. Vergoole, entr'autres, pour n'en citer qu'un.

Je tiens à remercier la France de nous avoir envoyés, comme son représentant, M. F. Ambrogi, une nature d'élite, un homme dont les qualités de cœur s'imposent à l'admiration de tous, un homme qui dans sa carrière diplomatique a rendu de précieux services à son pays, mais dont la modestie est assurément trop grande.

Les Louisianais d'origine française sont nombreux parmi nous. Il en est qui croiraient manquer à un devoir s'ils ne se trouvaient pas mêlés à toute fête d'un caractère français. Et ces Louisianais, qu'il me soit permis de vous le dire, aiment la France bien tendrement, parlent sa langue avec une pureté, une élégance qui leur font honneur. De ce côté, le général M. le professeur Alcée Fortier, le président de notre Athénée Louisianais, il m'est particulièrement agréable, en sa qualité de maire, de saluer ici, un des plus chevaleresques représentants de la France, M. l'amiral.

Puisqu'à cette fête les fils des deux républiques-sœurs sont venus acclamer un illustre marin français, je m'autorise de mon attachement à la France, que je respecte, que j'aime ainsi qu'une sœur, pour lever mon verre en l'honneur de

toujours de rendre hommage. Avec cette distinction et cette modestie qui lui ont gagné tous les cœurs des son arrivée à la Nouvelle-Orléans, M. Ambrogi, bolt à la santé de l'amiral, de tous ses nationaux, et resté bien en terminant, tourner sa pensée vers l'ABELLE pour la remercier de ses modestes efforts dans la lutte qu'elle livre depuis tant d'années pour perpétuer parmi nous la langue de nos ancêtres, cette langue de toutes les souplesses, de toutes les subtiles élégances, la langue française.

Le maître que l'on désirait entendre, s'est à son tour levé et a dit qu'il était heureux de se trouver à cette fête d'un caractère vraiment familial. La France doit s'enorgueillir de sa colonie de la Nouvelle-Orléans. Il n'en est pas de plus honorable, de plus digne d'elle. Toutes nos sociétés françaises ont à leur tête des hommes entourés de considération, d'estime; des hommes devant lesquels il est juste de se découvrir avec le plus profond respect. M. J. M. Vergoole, entr'autres, pour n'en citer qu'un.

plus vibrant, plus ardent que ce soir dont la marine est acclamée ce soir dans une de ses plus glorieuses incarnations, M. l'amiral Servan. L'ABELLE à toujours mis une très grande fierté à se réclamer un peu, beaucoup française, car, elle aussi, a deux patries: la sienne et la France.

Aux jours sombres de la France son cœur s'est resserré, s'est contracté, mais quand sont venus les jours meilleurs, ce cœur s'est dilaté, et le vieux journal a chanté les gloires de ce peuple qui, s'il s'était montré grand dans l'épreuve, se montrait plus grand encore, magnanime dans la victoire.

Je me joins à vous, M. le Président, et à tous vos convives, pour honorer la France dans ses manifestations les plus éloquentes, dans sa marine puissante dont le pavillon est respecté sur toutes les mers, dans ses marins dont l'un d'eux, celui que vous avez au milieu de vous ce soir, a de son épée, écrit tant de belles pages de sa glorieuse, de sa lumineuse histoire.

Avec tous mes regrets, agréés, monsieur, l'hommage de mon profond respect.

ARMAND CAPDEVIELLE.

AMUSEMENTS.

WEST END.
Qu'il fasse beau ou mauvais temps, la foule se porte régulièrement chaque soir au West End pour passer deux ou trois heures agréables au son d'une excellente musique exécutée par un orchestre de premier ordre. Les chœurs de M. Ed. Athelton Ely et les exercices des acrobates amusent aussi beaucoup le public.

ST. CHARLES ORPHEUM.
Les représentations sont plus variées et plus intéressantes que jamais à l'Orpheum. Il y a d'abord les merveilleux exercices de huit acrobates Picabiani, des acrobates de premier ordre; puis des chants, des danses, des scènes de magie qui attirent les amateurs, aux matinées comme aux représentations du soir.

GRAND OPERA HOUSE.
Ce soir, grande représentation extraordinaire, de "Camille" avec Miss Lathicam et surtout Wm. Farnum dans le rôle de Armand Duval.

Demain "Hoodman Blind." Drame, en matinée première représentation de la célèbre compagnie Lyrique de Boston. La troupe débute par "Boccaccio" un chef-d'œuvre, comme on le sait.

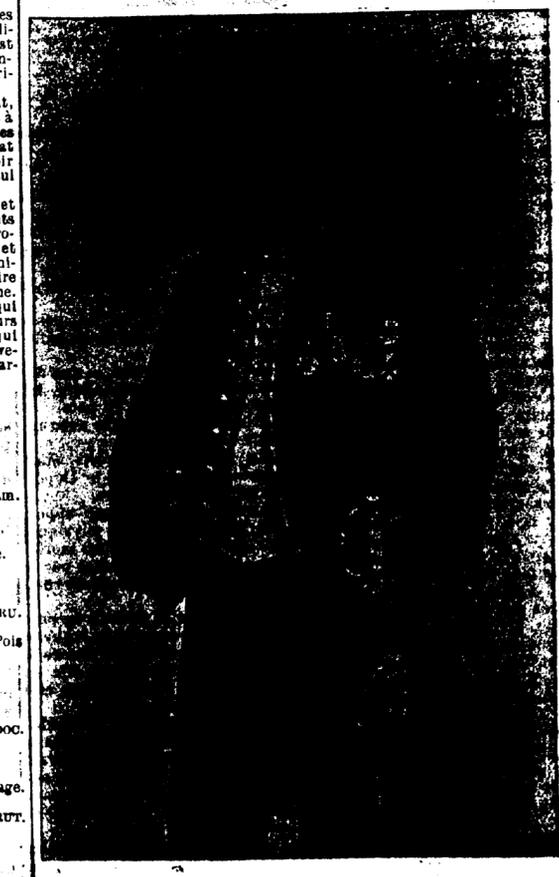
Maître camarades.
Charles de Boissy, accusé de mépris et de désordre troublant la paix publique, par Jean Barragan, a comparu hier devant le juge Gill, de la première cour criminelle de la ville, et a été renvoyé indemne. Il a été prouvé que les deux hommes étaient un peu gais et que quelques paroles malsonnantes avaient été échangées, mais que de Boissy n'avait point menacé la vie de Barragan. Il y a quelque temps de Boissy a été accidentellement sur Barragan.

VOLS.
Des voleurs sont entrés par effraction dans le bar-room de Pete Thobolt, 3945 rue Water, arant hier matin, et y ont volé du tabac, des cigares, des cigarettes et des liqueurs, le tout valant \$28,50.

William Odds, boucher, demeurant au coin des rues Bourbon et Galvez; des voleurs sont entrés dans sa boutique et lui ont volé \$15 de viande et de légumes.



Contre-amiral P. G. A. SERVAN.



M. F. AMBROGI,
Consul de France.